

Voix féminines de l'exil roumain en France : Monica Lovinescu

Mihaela Rusu

Résumé : *En obtenant asile politique dans la France de l'après-guerre, Monica Lovinescu conduit au poste de radio L'Europe libre des émissions culturelles, en promouvant de cette manière la littérature roumaine dans l'entier espace francophone. Elle conçoit les chroniques littéraires radiophoniques en abordant deux directions: une culturelle – la réception critique de la littérature roumaine dans l'exil – et une politique – l'orientation des représentants intellectuels roumains, en condamnant la crise d'identité des écrivains engagés politiquement. Les thèmes autour desquels elle organise son discours critique sont la littérature d'évasion et la transgression des tabous communistes dans la littérature.*

Mots-clés: *la lucidité, intelligentsia, la crise d'identité.*

Il y a des voix qui séparent l'exil roumain de l'émigration roumaine, intégrant dans la deuxième catégorie des Roumains qui ont délibérément adopté l'étranger. Monica Lovinescu est l'une des femmes de la Roumanie des années '47 qui a émigré à Paris, choisissant à partir de 1948 l'exil de l'Occident comme une forme de liberté suprême, essayant à travers un *modus vivendi* propre d'assumer les dilemmes identitaires issus de ce nouvel espace-maison. Le cas de Monica Lovinescu est exceptionnel parce que, bien qu'elle parte de bon gré à Paris, son retour dans le pays est situé sous les auspices de la terreur dans la mesure où sa mère est morte dans les prisons communistes et, elle-même a été victime d'une tentative d'assassinat en 1977. On croit que l'existence parisienne de Monica Lovinescu illustre une forme hybride d'exil, commencé par libre consentement, continué quand même par un militantisme anticommuniste.

Rédigeant les textes dédiés à ses émissions parisiennes qui suivaient les phénomènes culturels et, surtout, la littérature de l'espace roumain, Monica Lovinescu a écrit, de manière indirecte, de la littérature. Ainsi pour l'auteur des chroniques radiophoniques de

L'actualité roumaine (émission de la chaîne de radio L'Europe libre) la littérature s'est transposée dans une forme de l'exil intérieur, métaphysique qui a doublé en permanence l'exil réel, quotidien.

La thématization de l'identité roumaine dans l'œuvre de Monica Lovinescu doit être envisagée dans le contexte politique et spirituel où elle a vécu, plus exactement la période de l'entre-deux-guerres européen. En même temps, en Europe il y a eu, à part les deux guerres mondiales, des changements spirituels et idéologiques à la fois, comme le déclin du libéralisme et l'apogée du communisme. Dans ce nouveau contexte sociopolitique on peut s'expliquer aussi la récurrence de certains thèmes qui traversent l'œuvre de Monica Lovinescu, tels : la lucidité, la déstalinisation de l'intellectualité, la crise d'identité, le sens tragique de l'histoire, la littérature d'évasion, la transgression des tabous communistes dans la littérature et dans la vie comme expression de l'exil concret, mais aussi métaphysique de l'homme.

Les chroniques littéraires de Monica Lovinescu ont visé presque exclusivement le thème de l'identité roumaine, l'auteur se forgeant le discours radiophonique autour de deux coordonnées : l'est-éthique et l'esthétique. A travers l'est-éthique on a suivi la condamnation des écrivains roumains, mais aussi de ceux de l'Europe de l'Est, dont l'œuvre a fait un compromis avec le politique, et plus exactement avec l'idéologie staliniste-communiste, pendant que l'esthétique a représenté un principe sous l'auspice duquel on a valorisé les œuvres de ces écrivains vraiment authentiques, indifféremment des compromis politiques qu'ils ont faits dans leur vie personnelle. L'est-éthique a également essayé de mobiliser l'élite intellectuelle de la Roumanie de « l'obsédante décennie » dans une *intelighentia* qui apporte une libéralisation de la culture. Si jusqu'aux « thèses de 1971 » [Lovinescu, 1990 :12] c'est la catégorie de l'esthétique qui a prévalu devant l'est-éthique, après ce moment, Monica Lovinescu a noté dans le subsidiaire l'esthétique des œuvres des écrivains de l'après-guerre mettant en évidence et, en même temps, condamnant premièrement les écritures qui ont fait l'apologie du communisme et qui, le plus fréquemment, ont été dépourvues d'une valeur esthétique.

A peine arrivée à Paris, réfugiée dans un pays en proie au stalinisme, Monica Lovinescu s'est proposé, d'une part, de promouvoir la culture de l'est par la dimension éthique de la littérature. Au début elle est allée frapper aux portes des éditions pour publier l'un de ses deux romans – *Mots à mot* – une parabole du

communisme totalitaire qui réclamait l'aliénation d'un monde petit sous les yeux passifs et bienveillants de l'Occident. En lui refusant la publication du roman dans la capitale de la culture, Paris a été pour elle la ville qui lui a bloqué la chance de s'affirmer en tant qu'écrivain de fiction, mais en même temps, Paris lui a offert la possibilité de faire de la critique littéraire. Après trente ans d'existence parisienne, son intense activité radiophonique se traduit dans une centaine de compte-rendu, de notes et de tables rondes publiés à partir de l'année 1978 dans le volume *Des ondes courtes*. Mais la collaboration de Monica Lovinescu avec l'écriture roumaine a commencé dès l'enfance, à l'âge de huit ans, quand elle publie dans la revue *Le matin des enfants* un conte de fées. Avant son départ du pays, elle signait la chronique dramatique de l'hebdomadaire *La Démocratie* et, en plus, elle avait déjà publié dans le feuilleton son premier roman *En contretemps* qu'elle va ensuite renier, considérant ses écrits de jeunesse « sophistiqués et artificiels » [Lovinescu, 2008 :14]. Néanmoins il y a des voix qui apprécient ce genre d'écriture de jeunesse bien que, à vrai dire, Monica manque « la capacité de créer des gens, d'imposer narrativement des typologies. » [Florescu, 1998 :180]. Elle possède en échange le privilège de problématiser le discours épique, de mettre en scène des spectacles d'idées et des drames de conscience. Nicolae Florescu apprécie dans son livre *Le retour des proscrits* que le roman *En contretemps* souffre d'une influence très visible de Camil Petrescu. [Florescu, 1998 :179], vu qu'il est construit selon « la technique huxleyenne » [Florescu, 1998 :179].

Dans les œuvres publiées après les années '50, la thématization de l'identité roumaine a été obsessivement reprise dans l'œuvre de Monica Lovinescu. Déroulée sous une forme explicite pendant la période de la collaboration avec l'Europe Libre, la thématization de l'identité roumaine semble subir une ambiguïté relative dans une œuvre de fiction moins connue au public, le roman *Mots à mot*, roman écrit en français dès 1955, mais publié en 2007 à une édition roumaine. Cette ambiguïté prétendue s'explique par le fait qu'en 1955 la mère de Monica Lovinescu était toujours en vie et la fille, désirant la protéger des représailles communistes, préférait dénoncer la réalité du communisme roumain d'une manière moins visible, par le biais d'un roman-clé.

Ce livre met en évidence l'un des principaux thèmes de l'écriture de Monica Lovinescu, c'est-à-dire, le besoin de lucidité, vue comme un absolu de la vérité, poussée parfois jusqu'à l'absurde, dans un

monde des incertitudes et du relatif doctrinaire. La critique littéraire apprécie que le roman réclame “un engagement existentiel” [Florescu, 1998 :179], militant pour la vie réelle, mais s’assumant toujours l’échec « comme une forme de survie sociale et de sauvegarde devant le compromis inacceptable. » [Florescu, 1998 :179] Le livre parle d’un monde totalitaire, communiste, que de nos jours, certains lecteurs jeunes ont du mal à comprendre. Le roman est une parabole de la Roumanie totalitaire entre les années 1948-1989, une dystopie, qui rappelle le roman « Nous » d’Evgheni Zamiatin. Ioana Parvulescu remarque dans l’article « Contes pour les adultes » qu’il s’agit peut-être « du premier roman politique ésopique écrit dans la littérature roumaine moderne. » [Parvulescu, 2007 :12]. Le livre est structuré dans 21 chapitres, chacun représentant une facette du mal. En apparence, il n’y a aucun lien entre les chapitres, mais en essence leur liaison s’avère être l’absurde. Le monde décrit dans le livre semble être inconnaissable. Les montagnes n’y existent plus, parce que tout doit être nivelé, uniformisé, même le relief. Les gens vivent « à l’ère des géants » [Lovinescu, 2007 :183] – l’ère communiste – et, c’est pour cela, qu’ils font la queue pour changer de têtes, parce qu’au contraire on ne leur permet plus de vivre. Ainsi ils deviennent des anonymes, dépourvus de personnalité, représentant justement le type d’homme voulu par les communistes. Le mot est un délit, écrire c’est un délit, les lettres sont coupables d’exister.

Dans le premier chapitre du livre une vieille femme est accusée pour la lettre L, auprès d’autres inculpés réclamés pour le délit d’abat-jour ou de somme coquine. L’image de la vieille combattante « qui les a abrités tous derrière la lettre L » [Lovinescu, 2007 :17] trahit la liaison entre l’auteur et sa mère, le professeur de français Ecaterina Bălăcioiu Lovinescu. Le portrait de la vieille esquissé en quelques lignes, représente peut-être les seules insertions de prose réaliste dans les pages du roman : « il y a une fois dans notre contrée il y avait des vieilles femmes pour lesquelles tout le monde nous envoyait, perchées dans la terre et prêtes à défier le ciel avec leurs protestes. Erigées autour le refus comme autour d’une colonne. Droites comme des bougies et préférant plutôt brûler que plier » [Lovinescu, 2007 :17]. Devant les accusations, la vieille « parlait sans lui importer le feu ou le fer (utilisés les deux dans le procès) [Lovinescu, 2007 :17]. Dans cette narration cette femme risque et perd même sa vie pour payer la dette que les écrivains et les lecteurs ont envers la lettre L et envers d’autres lettres aussi. Dans ce premier chapitre, le narrateur – un écrivain –

(donc un double de l'auteure), rédige le portrait du chroniqueur littéraire : « Moi, l'écrivain, je ferai toujours mon devoir. Dès ce matin je note tout dans mon registre. La chronologie sera établie, les commentaires seront écrits, les faits seront attachés aux lettres et enfermés dans des mots. Moi, l'écrivain, né dans l'archive, j'y retourne. Je deviens archive, je deviens mémoire. » [Lovinescu, 2007 :19]. A travers ces lignes le lecteur doit découvrir la réalité, y chercher le sous-texte. Si à la fin du chapitre à l'écrivain manque les mots, et c'est pour cela qu'il devrait effacer, approximer, trouver des remplaçants, cela doit être compris comme une forme de censure innommée – la fin de la liberté de la parole.

Dans le deuxième chapitre du livre, celui qui traite de la disparition des montagnes histoire d'uniformiser le relief, le narrateur – un homme – a besoin de certitudes, c'est pourquoi il décide de partir pour voir « 'il est vrai qu'il n'y a nulle part aucune montagne » [Lovinescu, 2007 :25]. Dans la structure de profondeur du livre, ce départ à la recherche d'un endroit montagnard doit être compris comme le départ à la recherche d'un monde démocrate, d'un monde au paysage pittoresque, d'un monde plus beau du point de vue spirituel. Le monde des narrateurs des 21 chapitres est pesant, désolant, sans la rendre explicitement dans des mots l'atmosphère en est lourde et suffocante. Les gens parlent, sans rien communiquer, le vide flotte dans l'air, la prison, la misère, la délation et une vigilance perpétuelle. Tout est enveloppé dans l'ombre, dans des « lumières diffuses » [Lovinescu, 2007 :39], et dehors « il ne neige plus, il ne neige guère » [Lovinescu, 2007 :43]. L'espace est peuplé d'êtres bizarres, comme le « luptil », un animal qui « lorsqu'il dit jamais, il dit toujours » [Lovinescu, 2007 :44], une sorte de chat terrible qui est aussi un informateur, et un délateur, et un provocateur, un être superposé qui conduit ses victimes – parmi elles le narrateur aussi – dans un endroit « au-dessous le niveau de la mer, où il n'y pousse que des administrateurs » [Lovinescu, 2007 :44].

Le roman semble plutôt lyrique, qu'épique, mais il ne s'agit pas d'un lyrisme sentimental, mais d'un lyrisme tragique. Dans le sixième chapitre, les protagonistes sont un couple qui attend péniblement qu'un autre jour passe, que le temps s'écoule, justement parce qu'ils n'attendent rien de chaque jour et, en plus, ils constatent que « ça prend beaucoup de temps à vieillir » [Lovinescu, 2007 :51]. Ils regrettent « les beaux jours d'antan » [Lovinescu, 2007 :58] quand ils avaient même des ennemis, parce qu'à présent ils n'ont plus personne.

La seule chose qui leur apporte un peu de consolation est représentée par les signes de vieillissement : « Ah, donc, j'ai une nouvelle ride ? Ai-je vieilli ? Quelle nouvelle extraordinaire. J'ai une ride. » [Lovinescu, 2007 :62].

Dans l'un des chapitres du livre, un narrateur – une femme – entreprend une démarche administrative de changement de tête. Parce qu'elle en a assez de sa tête, elle en veut une « sans souvenirs » [Lovinescu, 2007 :75], mais son essai reste infructueux, la réponse finale la désarmant : « On ne donne pas de tête à n'importe qui. Où arrivera-t-on si chacun croit avoir le droit à une nouvelle tête ? » [Lovinescu, 2007 :82]. Dans ce monde dystopique rien ne surprend plus, les personnes sont effacées de leur propre existence avec une éponge invisible et il n'en reste plus qu'une peau inerte. L'état décide de renoncer à certains citoyens, parce qu'ils souffrent de deux vices : ils sont capables de définir n'importe quoi et ils s'habituent à n'importe quoi. En même temps, certains citoyens sont contaminés par le virus de la maçonnerie. Au début les personnes ne connaissaient pas la méthode par laquelle un mur ne se serait pas effondré dès qu'on l'aurait construit. On ne sait plus le nom de celui qui a trouvé la solution, mais la méthode a été transmise de génération en génération. Bâtir la plus chère personne à la base de la construction garantissait le succès du maçon. De cette manière les gens ont dû se séparer de ce qu'ils aimaient le plus pour réussir à construire un mur. Mais à la fin, ils se jetaient tout comme Icare du haut de la tour pour pouvoir reprendre la liaison avec la personne bâtie à l'intérieur de la construction. L'un des narrateurs vit avec la peur de ne pas être contaminé avec ce virus : « Je ne sais pas si, à partir de demain, je ne sentirai pas le désir de construire, d'élever des murs entre moi et les autres, de construire des créneaux de silence, des contreforts de l'oubli. » [Lovinescu, 2007 :156]. Les personnages, en totalité, semblent traverser une crise d'identité ; soit ils sont aveugles, soit obsédés par des craintes terribles, soit aliénés. Dans une narration, les personnages découvrent dans un livre quel est leur rapport avec le rire : « Il est écrit dans le manuel. Qu'on rie ? Oui, ça aussi y est écrit. Pourquoi ? Ben, parce que c'est la loi. » [Lovinescu, 2007 :134]. Ces éléments, vus dans la structure de profondeur du livre, transposent l'acrimonie de l'auteure à l'adresse de ses compatriotes roumains, restés dans le pays, disposés à accepter toutes les contraintes du régime staliniste, mais en même temps ils représentent aussi une forme d'auto-ironie.

Le style de Monica Lovinescu dans ce roman est « blanc, propre, sans adjectifs, décoloré, proche des répliques du théâtre absurde. » [Parvulescu, 2007 :12]. Son écriture romanesque met en évidence une certaine manière moderne de pensée et de conception expérimentale, et à travers « la technique du découpage cinématographique » [Florescu, 1998 :180] elle réussit à mettre en premier plan la réalité de la situation politique, ressentie psychologiquement, à thématiser de cette manière l'identité roumaine, à apporter en discussion la problématique de l'est.

D'une autre part, en tant que chroniqueur littéraire de l'Europe Libre, à partir de 1967, elle dirige ses recherches philologiques vers la zone de l'esthétique. Héritière de l'esprit critique de son père – l'initiateur du Cénacle *Sburătorul* – il est facile pour Monica Lovinescu de recenser les livres des écrivains roumains de l'après-guerre, la plupart d'entre eux lui étant familiers du siège du Cénacle *Sburătorul*. Le premier volume des *Ondes courtes*, publié dès 1978, à Madrid apportera un changement de style dans l'écriture de Monica Lovinescu. Vu que ce volume rassemble beaucoup de ses reportages, il va de soi que la fiction n'y trouve plus de place. Nicolae Florescu pense que ce volume est « un combat par l'écrit de l'idée de contretemps, marquant un ancrage dans la problématique épineuse du temps, une superposition conjoncturelle dans les prérogatives du temps » [Florescu, 1998: 180]. Par ce texte, l'auteure offre au lecteur un spectacle exceptionnel d'une intelligence qui « se confronte et qui nous confronte en permanence avec l'histoire. » [Florescu, 1998 :180].

La démarche entreprise par l'auteur dans ce livre suit le procès de libéralisation de l'Est et la conduite des écrivains roumains dans ce nouveau contexte historique. La conclusion de Monica Lovinescu et d'autres spécialistes est que « la Roumanie est le seul pays de l'Est où l'intellectualité ne s'est pas transformée dans « *L'intelighenția* » [Ungureanu, 1995 :170], au sens d'élite du courage civique. L'auteur aurait aimé que les écrivains roumains engagent ouvertement leurs efforts dans la lutte anti-communiste par la condamnation dans leurs œuvres des horreurs du communisme, comme l'ont fait après 1960 les écrivains tchèques et hongrois. Cependant, Monica Lovinescu apprécie le fait que de l'effort des écrivains roumains de l'après-guerre de camoufler le message du livre est née une littérature vraiment esthétique : « Les résultats de l'évasion esthétique sont remarquables. Nous avons peut-être la littérature la plus évoluée de l'Est. Pendant que dans d'autres pays, la plume court trop vite sur le papier parce

qu'elle avait trop à dévoiler, chez nous, on travaillait avec de la minutie sur la parole. » [Lovinescu, 1990 :10].

L'essence de l'activité critique de Monica Lovinescu dans le volume « *Des ondes courtes* » est représentée par « la désidéologisation de la littérature » [Stefănescu, 1998 :12-13]. Dans ses interventions radiophoniques, elle ne critique pas l'idéologie communiste en soi, mais le fait qu'elle truque la littérature. Par exemple, elle montre que dans *L'écrin noir* de G. Călinescu « il y a des communistes, mais ils n'existent pas » [Lovinescu, 1990 :203], autrement dit, ce sont des personnages dépourvus de consistance, et cela offre au livre un déficit de valeur esthétique. Dans les romans contemporains à *L'écrin noir*, les personnages vivent par leurs péchés et leurs qualités, tandis que les communistes roumains sont parfaitement positifs : « Ils n'éternuent pas, ils ne vivent pas, ils n'ont pas de contour et ni couleur. » [Lovinescu, 1990 :204] ce qui les rend inexistants. Dans le volume *Des ondes courtes*, l'écrivain développe un certain manichéisme quand elle aborde les œuvres et les écrivains analysés. Son attitude, nettement visible, est en conséquence d'être pour ou contre. Elle écrit dans ce livre sur Sartre, seulement parce qu'il a été « un cas politico-idéologique » [Lovinescu, 1990 :217], c'est par la même raison qu'elle écrit de Picasso ou de Sergiu Nicolaescu – pour condamner le communisme. [Lovinescu, 1990 :114]. On peut facilement observer que Monica Lovinescu a choisi pour analyser des romans politiques qui obligent le critique de se rapporter aussi à la perspective politique. Les personnages de M. Preda, A. Buzura, G. Bălăiță sont divisés dans les bons et les vilains, les justes et les menteurs, les démagogues ou les misérables. Eugen Simion a observé de ce point de vue que par ses écrits critiques Monica Lovinescu a opposé à l'action de désidéologisation de la littérature, une autre action d'idéologisation. Quand même, lorsqu'elle se permet une pause dans la mission morale qu'elle s'est assumée, celle d'aider les « bons » et de démasquer « les vilains », Monica Lovinescu le fait dans des pages critiques d'un raffinement incontestable, comme il arrive avec les nouvelles de Mircea Eliade et même avec le roman *La forêt interdite*. Selon la fille de Lovinescu, Eliade ne donne pas seulement à la littérature le roman-roman, mais en même temps il fait de la littérature d'évasion : « Mircea Eliade qui continuait à écrire en roumain retournait toujours chez soi, dans son Bucarest mirifique qui ne ressemble à aucun autre, ni réel, ni fictionnel » [Lovinescu, 2010 :170]. Mais dans la littérature l'évasion

se réalise dans un espace devenu interdit, tout comme d'un espace qui interdit, suffoque l'existence. Egalement, les auteurs qui imaginent dans la fiction un espace dystopique voulant exorciser le mal qui les entoure, écrivent eux-aussi de la littérature d'évasion, comme c'est le cas du *Procès* de Kafka ou de *Les Justes* de Camus, des œuvres recensées aussi par Monica Lovinescu dans ses chroniques radiophoniques.

Le dernier livre de référence publié par Monica Lovinescu (1999-2001) est le roman de mémoires *A l'eau de Vavilon*, un texte de maturité qui mise sur la formule d'un Bildungsroman étendu, qui commence par la narration des années de l'enfance, avec la fixation exacte du rôle des parents dans la formation ultérieure de la narratrice et des endroits qui ont marqué sa mémoire affective. Ce ne sont pas les études qu'elle a réalisées qui ont eu une importance extraordinaire dans son devenir, mais la génération de laquelle elle se réclame, une génération qui vue de manière rétrospective, « semble se diviser en grosses lignes entre exilés et emprisonnés » [Lovinescu, 2008 :34]. Il paraît que le trait dominant qui caractérise in summum le personnage-narrateur est la lucidité, identifiée par son mentor dès les premières années de leur collaboration : « Quand Camil Petrescu me disait qu'il ne serait pas impossible que je devienne folle de tant de lucidité (mai 1946), il ne pouvait se tromper complètement » [Lovinescu, 2008 :8]. Après que pendant les années qui ont suivi la deuxième guerre mondiale elle complète ses lectures avec les œuvres de nature existentialiste de Sartre et de Simone de Beauvoir, qu'elle combat, mais dans lesquelles elle se retrouve paradoxalement, Monica lit l'été terrible de 1950 le roman d'Orwell – *1984* – lecture qui éclaircit le fait que l'exil volontaire sollicité en 1948 ne sera pas seulement une parenthèse pour elle, mais aussi un *modus vivendi* qui va s'emparer de toute sa vie. Ayant comme point de départ cet univers pessimiste, il n'est pas étonnant que les thèmes récurrents du journal de Monica Lovinescu dans les années '50 soient « le suicide, la mort, le frémissement du temps et l'idée fixe de l'irréversible écoulement du temps » [Lovinescu, 2008 :75]. Elle a eu la chance d'avoir connu Emil Cioran, même d'être des amis intimes et les rencontres avec lui avaient le don de la rendre optimiste, parce que le philosophe roumain était renommé pour « sa négation jubilatoire » [Lovinescu, 2008 :75].

Malgré les inconvénients qui ont marqué le début parisien de Monica, la fille de Lovinescu est entrée nonchalamment dans les cercles culturels parisiens sans manifester aucun complexe identitaire.

Cette conduite se justifie, comme elle-même l'affirmait, par un évident sentiment de supériorité : « venant d'un Bucarest au-dessus duquel la peste du réalisme socialiste ne s'était pas abattue, j'arrivais en Europe, en venant de l'Europe » [Lovinescu, 2008 :82]. Réussissant à s'imposer dans ce milieu extrêmement culturalisé, devenant « le plus écouté chroniqueur » [Manolescu, 2008 :1206] de l'exil roumain francophone, Monica Lovinescu a dédié toute son existence à la culture roumaine, comme l'avait fait auparavant son père.

Pour conclure, je crois que l'est-éthique, comme l'esthétique ont été deux des principales raisons de l'écriture de Monica Lovinescu. Le fait que parfois l'éthique a prévalu de l'esthétique, au détriment de certains compatriotes restés dans le pays pour vivre de l'intérieur le communisme, c'est un inconvénient que seulement l'histoire peut juger. Il est vraiment significatif pour nous le fait que Monica Lovinescu ait réussi à vivre son identité roumaine, très visiblement, dans un pays francophone, dont on a été liés par les origines de la langue latine, mais séparés par une idéologie politique. L'identité, que ce soit nationale ou individuelle, n'est pas un concept statique, elle se forge à travers un procès compliqué qui peut être aisément détecté, seulement après sa fin. Il est indubitable que Monica Lovinescu a été un homme de presse passionné de littérature, domaine qu'elle connaissait bien de ses vastes lectures, mais aussi de la maison de son père, et c'est pour cela qu'on peut dire que pendant les 60 ans d'exil volontaire, Monica Lovinescu est restée un citoyen de la Roumanie, parce qu'elle a gardé en permanence le contact avec les origines et elle n'a pas renoncé à soi-même. Dans la France de l'après-guerre, la fille de Lovinescu a réussi à vivre son identité roumaine, de la langue maternelle jusqu'à la culture spécifique : « A travers l'écriture elle revenait chez soi. » [Ungureanu, 1995 :172].

Bibliographie

- Behring, Eva, *Scriitori români din exil 1945-1989*, Editura Fundației Culturale Române, București, 2001.
- Crihană, Alina, *Scriitorul postbelic și "teroaarea istoriei". Dileme și (re)construcții identitare în povestirile vieții*, Editura Muzeului Național al Literaturii Române, București, 2013.
- Florescu, Nicolae, *Întoarcerea proscrișilor*, Editura Jurnalul literar, f.l., 1998.
- George, Alexandru, „O luptătoare”, în *Luceafărul*, nr. 41, 42, 1999.

- George, Alexandru, „Dincolo și dincoace de cortină”, în *Luceafărul*, nr. 43 1999.
- Grigurcu, Gheorghe, „Un jurnal est-etic”, în *România literară*, nr. 50, 2002.
- Lovinescu, Monica, *Unde scurte*, Humanitas, București, 1990.
- Lovinescu, Monica, *Întrevederi cu Mircea Eliade, Eugen Ionescu, Ștefan Lupașcu și Grigore Culger*, Cartea Românească, București, 1992.
- Lovinescu, Monica, *Cuvântul din cuvinte*, Humanitas, București, 2007.
- Lovinescu, Monica, *La apa Vavilonului*, Humanitas, București, 2008.
- Lovinescu, Monica, *Diagonale*, Humanitas, București, 2010.
- Manolescu, Nicolae, „Cel mai ascultat cronicar literar”, în *România literară*, nr. 11-12, 1991.
- Manolescu, Nicolae, *Istoria critică a literaturii române*, Paralela 45, Pitești, 2008.
- Ornea, Zigu, „Vocea inconfundabilă”, în *România literară*, nr. 10, 2000.
- Pârvulescu, Ioana, „Povești pentru adulți”, în *România literară*, nr. 30, 2007.
- Pârvulescu, Ioana, „Depărtarea care apropie”, în *România literară*, nr. 32, 1994.
- Spiridon, Monica, „Pentru o morală a urgenței”, în *Luceafărul*, nr. 12, nr. 33, 1996.
- Ștefănescu, Alex, „Monica Lovinescu la o nouă lectură”, în *România literară*, nr. 6, 1998.
- Ștefănescu, Alex, „Monica Lovinescu la o nouă lectură”, în *România literară*, nr. 12, 2001.
- Tudoran, Dorin, *România literară*, nr. 19, 1997.
- Ungureanu, Cornel, *La vest de Eden*, Amarcord, Timișoara, 1995.